

Sujet 1 : La culture peut-elle dénaturer l'homme ?

Le sujet renvoie directement aux notions de nature et de culture qui traditionnellement s'opposent.

A la nature, que nous pourrions simplement évoquer comme « ce qu'il y a d'animal en nous » on oppose la culture, ce qui ferait de nous des hommes, ce qui nous différencierait des animaux, essentiellement donc tout ce qui relève de l'éducation et de la civilisation (le travail, l'art, la politique, le langage, la religion...).

Sous cet angle la culture dénature l'homme puisque justement elle constitue le processus même par lequel l'homme se fait homme en l'éloignant de la nature, en niant les instincts naturels de l'homme par des règles lui imposant discipline et contrainte.

Cependant y a-t-il réellement une nature de l'homme qui s'opposerait à sa culture ? L'homme n'est-il pas un tout, mélange de nature et de culture ? Et si la nature de l'homme était de devenir un être de culture ? La culture peut-elle dénaturer l'homme alors qu'une idée d'une nature humaine semble contenir une dimension culturelle ?

1ère partie : la culture dénature l'homme

La culture ne fait que dénaturer l'homme, elle arrache l'homme de son état de nature.

Par définition la culture s'oppose à la nature, ce n'est pas qu'elle peut dénaturer l'homme, mais qu'inexorablement elle le fait, puisque précisément la culture se définit comme la transformation de la nature, la nature se définissant par « l'ensemble des caractéristiques essentielles de l'homme, qu'il porte de façon innée ».

ROUSSEAU Discours sur l'origine et les fondements de l'inégalité parmi les hommes : l'homme est naturellement bon et c'est la culture, et à l'origine la propriété, qui est la cause première de tous les maux. Alors que l'homme était naturellement bon, la culture l'a transformé en homme méchant, jaloux, envieux, cupide.

DIDEROT Supplément au voyage de Bougainville : DIDEROT décrit le mode de vie de l'homme sauvage, proche de la nature, qui vit en paix et en dehors de tout sentiment de possessivité. Ainsi les femmes, sujet de discorde dans notre civilisation, n'appartiennent à personne, le mariage n'étant qu'une invention culturelle qui nous plonge dans l'illusion que l'autre nous appartient alors que par nature nous sommes fondamentalement libres.

Nous serions ici dans une nostalgie d'une nature humaine perdue à jamais, corrompue par la culture qui se perpétue par la transmission de l'éducation : la culture éloigne l'homme de sa véritable nature, et peut même, comme le pense NIETZSCHE, constituer le grand malheur de l'homme, empêchant sa nature profonde de s'exprimer.

2ème partie : remise en question : l'homme n'a pas de nature

Mais cette conception des choses ne repose-t-elle pas sur une illusion, celle selon laquelle il y aurait une nature humaine prédéfinie ?

Comme l'a montré SARTRE, l'homme se définit justement comme néant, comme indéfinissable, comme un être qui justement n'a pas de nature puisque son existence précède son essence. Ce qui fait d'un homme un homme c'est sa liberté fondamentale, ses choix. Ce qu'il est ne provient pas de sa nature mais de ses choix : je n'ai pas une nature timide pour reprendre son exemple de L'existentialisme est un humanisme, ce sont les actes que je choisis d'exécuter qui me définissent comme timide. Je ne suis pas timide par nature, mais par choix...

En allant plus loin si l'homme n'a pas de nature, alors la culture ne le dénature pas, elle le constitue à cent pour cent, l'homme n'est que culture : certes la nature me pousse à manger, mais le fait de manger est complètement imbibé de culture, je vais manger un repas créé par l'industrie alimentaire de ma société en suivant des coutumes de mon pays etc...

3ème partie : la nature de l'homme, c'est sa culture

En réalité l'idée d'une dénaturation de l'homme est absurde : l'homme par définition s'oppose à l'animal et sa différence consiste justement en sa culture que l'on peut considérer comme faisant partie de l'essence de l'homme.

On pourrait dire que l'homme est naturellement culturel et que, paradoxalement, plus il est un être de culture, plus il est conforme à sa nature. En effet l'être humain naît, comme le pense ARISTOTE dans l'Éthique à Nicomaque, avec des dispositions que son existence va permettre de développer pour devenir un être culturel. La culture est alors le moyen permettant le développement de nos facultés jusqu'à leur accomplissement. Un être civilisé est en ce sens un être dont on a réussi à développer tous les potentiels humains.

En conclusion, l'enjeu du sujet tourne autour de la définition de l'homme, de sa nature, avec en fond le problème de la contradiction entre une conception de nature humaine comme « ce qui est animal en nous » et une autre comme « ce qui définit l'homme par opposition à l'animal ».

Alors que spontanément nous répondrions avec ROUSSEAU qu'il est évident que la culture dénature l'homme, une réflexion nous pousse à penser qu'en réalité la culture ne peut dénaturer l'homme puisque sa nature est précisément sa culture – à moins que comme le pense SARTRE l'homme n'ait aucune nature...

Il ne faut pas non plus oublier que si traditionnellement on considère la nature de l'homme comme s'opposant à l'animal, il ne faudrait pas non plus négliger que l'animal en nous fait aussi partie de la nature humaine, et que si on a tendance à mettre les mauvaises pulsions de l'homme sur le dos de sa nature animale, nombre de perversions proviennent en réalité de la culture : n'est-il pas vrai que seul l'homme peut être inhumain ?

Sujet 2 : Peut-on avoir raison contre les faits ?

Introduction, problématique.

Quand on veut montrer qu'on a raison, on montre « les faits ». Les faits, c'est ce que l'on ne peut contester, qui apparaît comme une évidence, et l'on s'en sert souvent comme « preuve » pour montrer que l'on a raison.

Pourtant « montrer » ne fait pas preuve, pour cela il faut plutôt « démontrer », et cela s'effectue par la raison. En effet si les faits ont une force, en réalité ils ne démontrent rien : des faits sans interprétations peuvent dire tout et son contraire. On peut « faire parler les faits ».

Alors, existe-t-il des faits neutres objectifs, dotés d'une force propre et autonome qui légitimerait leur recours pour avoir raison ou bien peut-on avoir raison contre les faits ? Si cela était possible, cela signifierait que les faits n'ont pas la force que l'on veut bien leur donner...

1ère partie : On ne peut avoir raison contre les faits

Non, les faits sont ce qu'ils sont. Les faits. Ils sont justement ce à quoi l'on fait référence pour prouver que l'on a raison. La définition que l'on donne d'ailleurs traditionnellement à la vérité est l'adéquation entre les choses et ce que l'on en dit : *adequatio intellectus rei* comme l'a écrit Saint Thomas dans la Somme théologique. Il serait alors absurde d'avoir raison contre les faits, puisque les faits sont l'indice de vérité.

En effet si avoir raison signifie « dire la vérité » alors il s'agit pour prouver nos dires de mettre en évidence les faits, de les montrer.

Les faits ont une force propre, objective, une force en soit que nous ne saurions remettre en question

2ème partie : Remise en question : les faits peuvent être trompeurs

Cependant cette thèse oublie une chose importante : les faits peuvent être trompeurs.

En effet les faits dont nous parlons sont essentiellement le produit de la perception, et nos sens peuvent nous tromper comme l'a bien souligné DESCARTES dans Les méditations métaphysiques : un bâton plongé dans l'eau m'apparaît comme brisé, une tour carrée m'apparaît ronde... D'une manière générale la perception nous trompe énormément, et si nous nous en tenions qu'à elle nous penserions encore que le soleil tourne autour de la terre.

Dans ce cas précis, celui du passage de la conception géocentrique à une conception héliocentrique, on peut dire que COPERNIC et GALILEE ont eu raison contre les faits : des calculs rationnels ont permis de se détacher des faits qui n'étaient qu'apparence pour établir une vérité.

La science a justement pour objectif de dépasser les apparences, les illusions et d'établir des vérités issues de raisonnements, produits donc par la raison, contre les faits, provenant essentiellement des sens. On pourrait donc avoir raison contre les faits, quand ceux-ci sont trompeurs.

Montrer des faits n'est pas démontré que l'on a raison.

3ème partie : les faits n'existent pas : ce sont des constructions de notre esprit

Nous pouvons même aller plus loin en nous référant à la Structure des révolutions scientifiques de Thomas KHUN, qui démontre que les faits ne sont jamais bruts, neutres, mais toujours-déjà une interprétation, une construction. Les données scientifiques qui pourraient paraître objectives et faire office de faits sont en réalité des données non neutres, complètement relative à l'instrument de mesure qui les a émises et à la théorie scientifique qui lui sert de cadre (KUHN parlera de paradigme scientifique) : alors que les déplacements de masse d'air mesurés par une éolienne s'expliquent chez ARISTOTE par la théorie selon laquelle « la nature a horreur du vide », la science d'aujourd'hui explique le phénomène par les différences de température des masses d'air. ARISTOTE pourrait se référer à de nombreuses descriptions de phénomènes objectifs (des « faits » bien établis) pour « avoir raison », mais la science post-aristotélicienne a montré qu'il avait plutôt « tord avec les faits » !

Les faits sont donc avant tout des interprétations, ils sont construits par des conceptions qui leur pré-existent.

C'est déjà ce que disait KANT dans La critique de la raison pure : nos perceptions ne sont pas des données brutes du monde transmises par les sens mais ce sont des constructions structurées par les catégories de notre entendement et conditionnées par notre raison : l'arbre que je vois n'est pas l'arbre en soi mais l'arbre tel qu'il m'apparaît, produit de la combinaison de ma sensibilité et de mon entendement, ce que KANT appellera un phénomène par opposition à la chose en soi ou noumène. SCHOPENHAUER disait que le monde était avant tout « ma représentation » : il n'est pas objectif, donné, neutre c'est-à-dire présentation mais re-présentation, présentation à nouveau, et en partie produit par moi-même.

Dans ce cas la conclusion qu'on peut en tirer est délicate et nuancée : on ne saurait avoir raison contre les faits puisque les faits sont en partie notre produit (nous aurions aussi pu parler de la gestalt théorie ou l'école américaine de Palo Alto qui montrent comment on perçoit le monde au travers de nos désirs, nos souffrances, nos besoins etc...), mais qu'on peut avoir raison contre eux à un niveau supérieur de l'esprit : celui de la raison, qui permet de prendre de la distance par rapport à notre sensibilité.

Conclusion

Alors qu'il était tout d'abord évident que nous ne pouvions avoir raison contre les faits, grâce à une analyse approfondie de la notion de fait nous nous sommes rendu compte que les faits en eux-mêmes ne peuvent faire office de vérité, que non seulement ils peuvent être trompeurs mais qu'en plus ils sont en partie construits par nous-mêmes, nos théories, notre psychologie. Ils ne peuvent donc rien prouver, et sous leur apparente objectivité, il est nécessaire de creuser, de les remettre en question, ce que font la science et la philosophie, pour débusquer la vérité, et parfois, d'avoir raison contre les faits, c'est-à-dire contre les apparences du monde, mais aussi contre nous-mêmes.

Sujet 3 Explication de texte de PASCAL

C'est un texte sur la **Vérité**.

La thèse de Pascal est la suivante : l'homme au sein de la société est inexorablement plongé dans un monde d'apparence et d'illusion motivé par la soif de se faire aimer et par la volonté de protéger ses intérêts. L'amitié elle-même n'est qu'illusion car les amis ne disent pas vraiment la vérité. Les relations sont encore plus hypocrites si l'on monte l'échelle sociale car les intérêts à ne pas se faire détester sont plus grands. Cette tendance proviendrait d'une disposition naturelle qui s'opposerait à la raison.

Le problème est : Pour se faire aimer et protéger ses intérêts faut-il mentir ou bien faut-il dire la vérité ?

Le texte n'est pas vraiment un texte sur la morale, même si cette notion transparait à la fin du texte avec l'idée que ces dispositions s'éloignent de la justice et de la raison. C'est plutôt un texte sur la vérité, en lien avec la question de nature humaine et de la société. Pascal ici étudie la nature humaine et constate qu'elle est essentiellement hypocrisie. On sent le désespoir et la nature misérable de l'homme qui au lieu de suivre la voie de la raison et de la vertu s'attache à suivre celle de ses intérêts, dont le plus grand est peut-être celui de se faire aimer. Pascal ne condamne pas l'homme dans ce texte, il l'étudie et met en évidence les mécanismes de ses rapports sociaux, essentiellement fondés sur le « cœur » et non sur la raison. Cela veut dire que l'homme est naturellement disposé à adopter un comportement hypocrite en fonction de ses intérêts : le ton est donc pessimiste et il semble que pour Pascal il est vain d'espérer trouver quelque vérité au sein des relations humaines...

L'être humain n'est que calcul, flatterie, mensonge en fonction de ses buts, la sincérité n'est qu'illusion.

Dans des paragraphes critiques insérés dans l'explication du texte, ou bien dans une partie entière séparée de l'explication, nous pourrions remettre en question la conception de Pascal.

Nous pourrions essentiellement nous fonder sur les livres 8 et 9 de l'*Ethique à Nicomaque* d'Aristote qui traite de l'amitié, ingrédient indispensable pour atteindre le bonheur. La véritable amitié est pour lui justement ce qui échappe à la recherche de l'intérêt personnel. Un véritable ami est une personne qui aura le courage de nous dire la vérité, et cela pour notre bien, en courant le risque de ne plus se faire aimer de nous. Au travers de l'amitié vertueuse, pour reprendre l'expression d'Aristote, et nous pourrions parier qu'elle existe, nous devrions parvenir à dépasser le comportement hypocrite que notre société nous pousse à adopter.

Nous pourrions aussi relativiser le point de vue de Pascal qui semble affirmer dans ce texte qu'il n'y a pas d'issue, que fatalement les relations sociales ne sont que faux-semblant, en disant que si dans l'ensemble ce que dit Pascal est vrai, et peut-être en effet particulièrement au niveau des relations entre hommes politiques (Pascal parle du prince), beaucoup d'hommes se donnent comme principe de ne pas mentir, du moins le moins possible, que si « le cœur » nous pousse à être faux, la raison est tout de même là pour nous rappeler la morale qui, lorsqu'elle est bafouée, donne « mauvaise conscience » selon ROUSSEAU.

De plus KANT dans Les fondements de la métaphysique des mœurs explique comment la loi morale s'exprime en nous par un impératif catégorique qui, si nous restons libres de le suivre ou non, nous oblige à ne pas mentir.

Pour conclure, si l'on ne peut vraiment dire que Pascal a tort, nous pouvons toutefois, au nom de l'amitié et de la morale, penser que la situation n'est pas si radicale qu'il veut bien l'affirmer, qu'il existe un peu partout des amitiés sincères et des personnes morales qui disent la vérité pour la vérité même si cela doit leur nuire par la suite : pensons par exemple aux dénonciateurs de régimes politiques liberticides ou aux personnes qui chaque jours disent par principe et par amitié des vérités pourtant pénibles à supporter pour leur destinataire mais qui pourrons les faire évoluer. Le risque de penser comme PASCAL est de ne plus faire de différence entre de véritables fourbes calculateurs et des personnes qui n'osent pas dire la vérité tout simplement par peur de faire du mal sans pour autant calculer leurs intérêts.